

Tyrone Edward Morton



« Et si tu avais à ce jour un doute sur ma mort, sache qu'il y a de grandes chances que tout soit faux. ». Qu'avez-vous entendu par cette phrase Père ? Depuis que j'ai remis les pieds à Shadow Island, elle me revient sans cesse à l'esprit. Et si cette commémoration était juste une simple pantomime ? Un mensonge qui s'est perpétué durant toutes ces années ?

Le silence autour de la table est assourdissant. Personne n'ose prendre la parole. Pas même Mère. Ni Bruce, d'habitude si prompt à prodiguer ses estimés conseils. Seul le son des couverts qui s'entrechoquent résonne dans la pièce. Que se cache-t-il derrière ce silence ? Que s'est-il passé quinze ans auparavant Père ? Qu'avez-vous voulu me dire au-delà de la tombe ? Toutes ces questions... Il est cependant une chose qui est désormais sûre : vous n'êtes pas mort accidentellement. Cela ne fait plus aucun doute. Ma famille, ou certains membres de ma famille, m'ont caché la vérité. On me parla toujours d'un accident, d'une chute un soir d'orage. Enfant je n'avais pas posé de questions. Je ne pouvais que croire ce que tout le monde me raconta. Et puis le sujet devint tabou. Adulte, j'entendis bien des rumeurs sur votre suicide mais je préfèrai ne pas y prêter attention. Père n'était pas homme à mettre fin à ses jours. Vous étiez mort et personne ne revenait sur les faits. J'imaginai sans doute que cela était par pudeur et intégrai l'idée d'un accident. Rien ne permettait de remettre en cause cette version des faits. Mais si désormais je souhaite suivre vos traces comme vous me l'avez demandé, il me faut comprendre ce qu'il se passa ce soir-là. Et percer le mystère de Shadow Island. Autant dire celui de ma famille... Réunie aujourd'hui dans ce silence. Autour de cette table...

≈≈≈

Tout commença l'an dernier par une simple lettre. Le cabinet Oldham & Smith requerrait ma venue dans leurs bureaux, le jour de ma majorité. Rien de plus n'était précisé. Je savais juste que cet office notarial s'occupait de la famille Morton depuis de nombreuses années et que Obed mon grand-père en était déjà le client. Je quittai l'université de Miskatonic à Arkham où j'étudiais le droit et me rendis donc le matin de mes vingt et un ans à Boston au rendez-vous sollicité. Monsieur Oldham me reçut avec beaucoup de sollicitude. Il ressemblait à un vieil usurier. Mieux à souhait. Il entra rapidement dans le vif du sujet en m'expliquant que mon père Jeremy Morton, quelques mois avant sa mort, avait pris des dispositions pour que me soit remis le jour de ma majorité une lettre dont lui seul connaissait le contenu. Oldham me tendit une enveloppe jaunie cachetée. Je dus signer un document pour prouver que le cabinet me l'avait bien remise. Et c'était

tout. Je sortis de chez Odllham & Smith intrigué. Je n'avais pas voulu lire le contenu dans leur office. Je voulais être seul pour découvrir ce que cette lettre recelait. Je me rendis dans un pub. L'heure était matinale. Je savais que je ne serais pas dérangé. Je commandai à boire puis décachetai l'enveloppe. Du papier jauni qui avait vieilli avec le temps. Une écriture aérée et sans ratures. Si je ne l'avais pas reçu d'un cabinet notarial aussi prestigieux, j'aurais sans doute cru à une farce ou une mauvaise blague. Mais force était de constater que c'était bien la main de mon père qui avait écrit ces étranges lignes :

« Mon cher fils,

Si tu tiens cette lettre dans tes mains et que tu l'as ouverte le jour de ta majorité alors il ne fera aucun doute que j'aurais échoué. Comme ton grand-père Obed avant moi. Et que désormais se placent en toi les espoirs de la famille Morton. Mais si je réussissais, ce que j'espère encore à ce jour, tu n'auras sans doute jamais connaissance des révélations qui vont suivre. Et je me chargerais de faire disparaître cette missive. Si tu en es digne alors je t'enseignerai ce que j'ai mis des années à comprendre. Et tu seras mon héritier.

J'imagine aisément la surprise qui doit être la tienne de lire un courrier provenant de ton père mort. Comme si je te parlais d'outre-tombe. Sache que j'ai pris des dispositions pour que cette lettre ne te soit remise que dans l'unique cas où j'aurais rejoint le monde des ombres avant que tu ne débutes ta vingt deuxième année. J'ai toute confiance dans le cabinet notarial pour exécuter ma volonté.

Pourquoi t'avoir choisi, Tyrone, mon plus jeune fils ? Passons sur tes deux frères William et Hugh qui ne sont que des incapables et qui ne m'ont à ce jour qu'apporté tristesse et affliction. Ils ne méritent guère que je m'intéresse à eux. J'aurais sans doute pu confier ce secret à ton frère Bruce. J'ai toujours eu une grande confiance en lui. Il m'a semblé cependant avoir décelé dans ton aîné une trop grande rigueur scientifique. Et je crains qu'il ne soit pas capable d'abandonner ses préjugés pour me suivre dans une sphère où les connaissances passées sont inutiles. C'est donc vers toi que je place mes espoirs. À l'heure où j'écris cette lettre, tu es un enfant de six ans. Ta mère et tes sœurs t'adorent et tu montres une vivacité d'esprit et un charme certain. Il existe une probabilité non négligeable que tu ne sois pas à la hauteur de la tâche qui t'incombe. Je sais que mon choix comporte un vrai risque. Mais je préfère suivre mon intuition et je suis sûr que tu réussiras là où ton père et ton grand-père ont échoué. Une dernière chose avant d'entrer dans le vif du sujet : si tu avais à ce jour un doute sur ma mort, sache qu'il y a de grandes chances que tout

soit faux. Je tente d'ouvrir une porte qui depuis longtemps a été oubliée. Mais cela n'est pas sans risque. Les Abkanis ont payé de leurs vies leurs erreurs. Et même s'il est impossible de connaître la vérité sur leur disparition, nul doute qu'elle soit liée à leur connaissance du monde des ombres.

Dans quelques semaines arrivera le premier mars, je tenterai de réussir là où Obed mon père échoua. D'ouvrir la porte qui mène au monde des ombres. Et d'avoir le pouvoir de le contrôler. Comme des centaines de Ta-baas avant moi.

Je crois cette fois avoir mis toutes les chances de mon côté. Si seulement j'avais pu mettre les mains sur les notes de Père, j'aurais sans doute trouvé le mode opératoire depuis longtemps. Hélas, elles ont disparu. J'eus beau les chercher dans le bureau, dans la bibliothèque et même dans nos caves, je ne revis jamais le cahier que mon père appelait son "précieux carnet" et dans lequel il avait noté tout ce qu'il avait compris des rites Abkanis. Je dus repasser par tout le chemin que lui-même avait fait. Réussir à entrer dans la bibliothèque interdite de l'université d'Arkham. Lire cet étrange ouvrage "Les cultes innommables" écrit par Friedrich Wilhelm von Junzt. Je dus traduire les tablettes que mon père avait laissées dans son bureau. Cela me prit des années pour comprendre le rite pour devenir gardien. Comprendre le cycle des ombres et faire le bon calcul pour trouver la prochaine date. Le prochain jour des ombres. Je récupérai une dague enchantée dans un des tombeaux Abkanis. La fameuse Chiï'tar.

Mais il me manquait la matière. Le même problème que Père. Celui qui précipita sa chute. Comment la faire venir à Shadow Island, sans éveiller les soupçons ? Alors que je désespérais de trouver une solution et craignais de voir passer plus d'une année entière et attendre un nouveau cycle, ma tendre épouse se chargea de me l'apporter sur un plateau d'argent. Comment avais-je pu être aussi bête ? La matière était là, sous mes yeux. Je n'avais qu'à me servir. Elle me permettrait de réparer un fâcheux impair. Autant faire d'une pierre, deux coups. Voilà, Tyrone, je suis prêt à essayer. Dans quelques semaines la date fatidique arrivera. Peut-être que j'échouerais et qu'il ne passera rien. Peut-être que j'y laisserai ma vie. Mais si par bonheur j'ai vu juste et que l'incantation est bien la bonne, alors je deviendrai le plus grand des gardiens ! Je recevrai la connaissance de tous mes prédécesseurs et je pourrais dialoguer avec le monde des ombres. Avec Père ou avec Mère. Et qui sait, les revoir ?

Il serait compliqué de tout t'expliquer dans ces pages. J'ai utilisé la même cache que Père. Derrière la plinthe de mon bureau, que j'ai marquée par le symbole suivant :



Pour désactiver sa protection magique, il te suffit de prononcer la formule suivante en passant ta main sur le symbole.

« ph'nglui mglw'nafh Cthulhu R'lyeh wgah'nagl fhtagn »

Prends bien soins de la prononcer intelligemment, à voix haute et sans buter sur un mot. Si tel n'était pas le cas, tu risquerais le déclenchement de la protection et subirais une grave brûlure à la main qui aura touché le symbole.

Tu y trouveras mes notes définitives : le rituel, l'incantation et le calcul des prochaines dates de notre calendrier correspondant aux jours des ombres. Il te faudra récupérer une Chi'tar. Tu devras te procurer de la matière. Mais gageons que tu sauras t'y prendre mieux que ton grand-père...

Mon fils. Je place désormais mes espoirs en toi. Tu dois devenir un Ta-bass et ouvrir la porte des ombres.

Mais sache que quoi qu'il advienne, viendra le jour où nous nous reverrons.

Ton père Jeremy Adam Morton »

Il me fallut plusieurs lectures pour assimiler les propos paternels. Après avoir lu une dernière fois la lettre, je partis dans un grand éclat de rire ! Qu'était-ce que tout ce galimatias ? Je mis un certain temps à vraiment réaliser que je tenais dans mes mains une lettre de mon père que je n'avais que très peu connu. Mais les propos qu'il tenait m'apparaissaient délirants. Je rentrai à Arkham sans vraiment me soucier de ce que j'avais lu, pestant à peine d'avoir perdu du temps à me rendre à Boston. Quelques jours passèrent. J'avais presque oublié cette lettre lorsque mettant une main dans la poche de mon manteau, je la retrouvai. Je la lus de nouveau. Un détail m'intriguait. Père évoquait l'existence d'une bibliothèque interdite dans l'université d'Arkham. L'université dans laquelle j'étudiais le droit depuis plus d'une année. Je me devais d'en avoir le cœur net. Je me renseignai et après plusieurs semaines de recherches et de questions, je finis par avoir la confirmation de son existence. Un des bibliothécaires de l'université, Edgar Bakery en avait la charge secrète. Je dus le convaincre pour qu'il me laisse y pénétrer. Mais lorsque qu'il apprit que j'étais le fils de Jeremy Morton, il accepta de bonne grâce. Il se souvenait d'Oncle Franklin qui avait étudié à Miskatonic des années avant moi et en gardait un excellent souvenir. Il n'accepta aucune rétribution. Un soir après l'étude, je me rendis dans la bibliothèque. Edgar m'attendait et me fit prendre une

porte jusqu'ici inconnue. Au bout du couloir, la bibliothèque interdite. Elle portait ce nom car là étaient regroupés des ouvrages plus ou moins ésotériques pouvant traiter de sujets aussi divers que la sorcellerie, la divination ou l'alchimie et qui ne devaient pas être mis entre les mains de n'importe quelle personne. Elle n'était pas gigantesque. Quelques étagères. Mais dès que je pénétraï dans cette pièce, je me sentis envahi par une force étrange. Impossible de la décrire. Comme si j'étais déjà venu dans cette bibliothèque auparavant. Je trouvai aisément le livre que je cherchais. Pour ainsi dire, je le vis quasi instantanément. "Les cultes innommables" de Friedrich Wilhelm von Junzt. Comme si je savais déjà où il se trouvait avant d'avoir pénétré dans ce lieu mystérieux. Ce vieux livre poussiéreux à la reliure noire ébène possédait tous les aspects d'un recueil amphigourique : le texte semblait obscur et abscons. Il me fallut de longues minutes à m'habituer au style étrange des pages que je feuilletais. L'auteur y étudiait différents cultes secrets qu'il aurait rencontrés en parcourant le monde. Je m'intéressai plus précisément au passage sur les Abkanis. Ce fut en 1839 que Friedrich Wilhelm von Junzt rencontra aux États-Unis des descendants de cette tribu Abkanis qui vécut dix mille ans avant notre ère. Très avancée, elle possédait une forme d'écriture antérieure à tout ce que l'on connaît, bien avant les hiéroglyphes égyptiens. Tout son système social était basé sur l'initiation au titre de "gardien", gardien du passage vers une autre dimension : le monde des ombres. Le gardien Abkanis, le Ta-baas, avait le pouvoir de dialoguer avec les habitants du monde des ombres, les morts de notre monde (par opposition appelé monde des lumières). Le gardien pouvait, une fois l'an lors d'un rite réunissant toute la tribu, ouvrir un passage. Un passage vers le monde des ombres. J'étais fasciné par ce que je lisais. Et Edgar dut me tirer de mes rêveries pour me demander de quitter la bibliothèque. Il me regardait bizarrement. Et me dit qu'il ne fallait pas toujours donner crédit aux textes lus dans cette pièce. Quand quelques jours plus tard, je lui demandai d'accéder de nouveau à la bibliothèque interdite, il refusa. Il m'expliqua que j'avais eu un grand honneur à pouvoir y pénétrer mais que cela ne devait plus se reproduire. Il avait toujours ce regard étrange lorsqu'il me fixait. Je fus très contrarié. Mon esprit était rempli de questions mais je n'avais que peu de réponses. Comment faisaient les Abkanis pour désigner leur gardien ? Père écrivait dans sa lettre qu'ils utilisaient un rituel. Quel rituel ? Je voulais en savoir plus ! Père avait semble-t-il tenté une expérience incroyable et selon ses dires avait été proche de la réussir ! Il avait essayé de dialoguer avec le monde des morts ! C'était proprement fascinant ! J'essayai de nouveau de convaincre Edgar de me laisser pénétrer à la bibliothèque mais il refusa obstinément. Il m'agaçait grandement. Une nuit, je décidai de me passer de son avis et de rentrer dans la bibliothèque

sans son consentement. Hélas la porte dérobée était fermée. Je ne sus comment Edgar fit mais il apparut dans mon dos. J'avais pourtant été discret. Mais c'était comme si cet homme avait un sixième sens. Il me sermonna et me demanda d'être raisonnable. Son air arrogant m'irrita. Je le suppliai de nouveau. Il secoua la tête de dépit. Alors que je m'apprêtais à lui faire des excuses pour mon comportement, j'aperçus accroché à sa ceinture un jeu de clefs. Parmi elles se trouvait sans doute celle qui ouvrait cette porte. Je ne saurais dire ce qui me prit mais dans un élan je me jetai sur Edgar pour lui arracher. Une lutte s'en suivit. J'eus le dessus. Edgar tomba au sol assommé. Je lui pris son jeu de clef et essayai fébrilement d'ouvrir la porte. J'y arrivai après plusieurs tentatives et pus enfin entrer dans le saint des saints ! Je remontai le couloir pour me retrouver dans la bibliothèque. J'allumai une bougie et me mis à la recherche de l'ouvrage de Friedrich Wilhelm von Junzt. Je l'ouvris fébrilement et recommençai ma lecture. Hélas je n'eus pas le temps de faire la moindre découverte. Des mains me saisirent. Edgar ! Il était revenu avec les autres appariteurs de Miskatonic. Ils me maîtrisèrent. Je ne me souviens plus vraiment des détails. Tout est confus dans mon esprit. Edgar dira plus tard que je hurlais. J'en doute encore. Je fus consigné dans ma chambre. Ce qu'il advint fut d'une logique implacable. Le lendemain, je fus convoqué par le doyen de l'université qui me somma de m'expliquer. Je lui parlais de la lettre de Père, des Abkanis et du monde des ombres mais je vis dans ses yeux que j'avais commis une erreur : le doyen ne me croyait pas. Et la sentence fut sans équivoque : il me renvoya de Miskatonic.

Étonnement, je me rendis compte que je m'en moquais. Il était vrai que j'allais devoir expliquer cela à mon frère Bruce et qu'il n'allait pas être ravi. Mais je n'en avais cure. Lorsque je me rendis chez lui quelques jours plus tard, je ne lui parlai pas de renvoi mais seulement que j'avais décidé d'arrêter de moi-même mes études afin de suivre ma propre voie sans l'intervention de personne. Il était furieux ! Mon frère avait tellement placé d'espoir en moi. Trop sans doute... Mais j'avais mieux à faire ! Ouvrir un passage vers le monde des ombres ! Dialoguer avec les morts ! Quel pouvoir incroyable ! Découvrir les mystères de la mort ! Savoir où nos âmes sont censées se rendre lorsqu'elles quittent nos corps. Comprendre le sens de la vie en apprenant ce qu'était vraiment la mort. Quel défi fantastique à côté d'une vie sans relief de juge ou d'avocat ! À la hauteur de mes ambitions. Je révélerai à la face du monde le sens de notre existence et répondrai à la question essentielle : qu'est-ce qu'un être humain ? Alors face à ce défi ce n'était pas mon aîné qui entraverait ma route vers cette connaissance extraordinaire. Non rien ne m'empêcherait de suivre les traces de Père. Et j'étais persuadé que je n'échouerais point, je réussirai et je lui annoncerai de vive voix lorsque je serais devenu un Ta-Baas ! Ma tête

tournaît. Et j'aimais cela.

Je m'installai dans un quartier pauvre de Boston qu'un Morton ne devrait jamais habiter. Je pris mes quartiers dans une mansarde au dernier étage d'un immeuble décrépi. Je manquais d'argent. Et Bruce et Ellen refusaient de me venir en aide. Ils ne supportaient pas de me voir abandonner mes études et ils voulaient me faire revenir dans ce qu'ils pensaient être le droit chemin. Mais je n'avais plus l'intention de me laisser dicter ma conduite. Le temps où mes aînés me disaient ce que je devais faire était révolu. J'avais désormais un but : trouver le moyen d'ouvrir le passage vers le monde des ombres. Mais peu de moyens. Dans un premier temps, je vivotai et cherchai à trouver des renseignements sur les Abkanis et leurs rituels. J'arpentai archives et bibliothèques sans rien trouver de significatif. À peine quelques légendes sans fondements. Mais rien qui expliquait un éventuel rituel. Je savais que la réponse à mes questions se trouvait à deux endroits précis : la bibliothèque interdite de Miskatonic et le bureau de Père à Shadow Island. Le premier lieu, il me semblait difficile de pouvoir y retourner. Mais dans le second, il suffisait de m'y rendre pour y être reçu par Mère qui serait sans doute ravie de revoir son cher Tyrone. Son « joli cœur ».

≈≈≈

Shadow Island... L'île sur laquelle j'avais passé toute mon enfance. Je n'y retournais qu'une seule fois par an pour honorer la mémoire de Père. Je n'avais que peu de souvenirs de notre ancienne demeure à Boston, Tredilion Park. Je revois le jardin. La grande fontaine. Et le rire de mes sœurs qui jouaient avec moi à colin-maillard. Ce fut en 1908 que Père décida que la famille Morton devait définitivement s'installer dans sa résidence d'été de Shadow Island. J'avais trois ans. Autant dire que je ne remémore rien. Personne ne me donna d'explication sur ce changement de vie. Je crus comprendre que nous avions à Boston une vie sociale qui disparut complètement lors de notre installation sur cette île. Nous vivions entre Morton, mes frères et sœurs, Père, Mère et Oncle Franklin. Le ravitaillement était difficile. Seul notre intendant Edenshaw et son bateau assuraient le contact avec le continent. Personne ne venait jamais nous voir. Si cette décision de Père dut sembler incompréhensible à ma famille, je crois qu'il m'en donna une explication dans sa lettre. Il voulut vivre proche de l'endroit où il pourrait ouvrir la porte des ombres. Là où vécurent les Abkanis. Afin d'étudier les tablettes qui se trouvaient là-bas et sans doute refaire des fouilles archéologiques. Peut-être pensait-il retrouver le précieux carnet de grand-père Obed ? Nul doute cependant que notre changement de vie fut dicté par la volonté de Père de percer le mystère de

ces incroyables indiens.

Toujours est-il que la vie s'organisa sur notre île isolée. Elle s'articula autour de la classe d'Oncle Franklin. Père lui avait demandé de prendre en charge nos leçons. Seul Bruce fit exception. Notre aîné fut éduqué par Père en personne. J'y fis mon entrée à l'âge de quatre ans. Évidemment étant le plus jeune, j'eus un régime adapté à mon âge. Mais mes frères et sœurs furent aux petits soins pour moi. Ils ne cessèrent de m'encourager ou de m'aider lorsque je ne comprenais pas quelque leçon. À la différence de Pearl ou de Hugh, je n'avais pas peur de participer. Et mes réparties d'enfant faisaient souvent rire la classe entière. Oncle Franklin y compris. Il fut mon précepteur jusqu'en 1919 et mon installation à Boston chez Bruce pour y rejoindre un prestigieux lycée. Il avait un vrai talent pour nous intéresser à des matières aussi rébarbatives que l'histoire, la géographie ou la littérature. Il parsemait ses leçons d'anecdotes de voyages ou parfois nous montrait un objet exotique qu'il avait ramené d'un pays lointain. Il aimait aussi à nous promener sur les chemins de Shadow Island pour nous apprendre les secrets de la nature. Oncle Franklin était doué et j'adorais sa classe. Même quand nous ne fûmes plus que trois, Hugh, Pearl et moi-même. Je lui dois sans doute une certaine forme de curiosité.

Je n'eus que très peu de rapport avec Père pendant ces quelques années avant sa mort. J'étais un enfant. Dans nos familles le père prend le relais de la mère à l'adolescence lorsqu'il s'agit de l'éducation d'un garçon. Je n'eus pas cette chance. Mais en était-ce une ? Père pouvait être dur avec Hugh et William, mes deux aînés. Je passais le plus clair de mon enfance avec des femmes : Mère et mes sœurs. Elles aimaient me protéger et me rendre la vie douce. Je ne m'en plaignais pas.

Le drame survint la nuit du premier mars 1912. J'avais à peine sept ans. Je ne me souviens pas de grand-chose précisément. C'était un soir de tempête comme il y en avait régulièrement sur l'île. Il pleuvait des cordes. Bruce, mon frère aîné, et Edenshaw l'intendant n'étaient pas présents. Le premier vivait déjà à Boston où il avait débuté ses études de médecine. Et Edenshaw n'avait pu revenir avec le mauvais temps sur l'île alors qu'il était à Innsmouth. Nous étions donc tous présents Père, Mère, Oncle Franklin, Tyrone, Hugh, William, Édith, Ellen et moi-même à l'exception d'Alicia qui n'avait pas un an et qui devait dormir dans son berceau. Je me souviens d'une dispute entre Père et William durant le repas. Mais plus de la teneur de celle-ci. Il y en eut tellement entre eux qu'il est difficile de toutes se les remémorer. Mon frère fut consigné dans sa chambre. Puis je dus aller me coucher. J'étais le plus jeune et je ne pouvais pas veiller très tard. Le lendemain, on m'apprit que Père était mort. Mère et mes sœurs pleuraient. Mes frères avaient un air grave. Je ne sais plus vraiment qui m'expliqua ce qu'il s'était passé. Édith sans doute. Ellen avait vu Père

chuter des fenêtres de son bureau. Qu'il avait dû chercher à l'ouvrir pour une raison ou pour une autre et qu'un coup de vent avait dû le déséquilibrer. Il était mort sur le coup. Avec le recul, je me demande comment je pus avaler de telles sornettes. Cet accident me semble aujourd'hui improbable. Mais à l'époque, je n'étais qu'un enfant et je ne posai pas de questions. Je me souviens tout de même qu'il y eut une petite enquête officielle et qu'un inspecteur de police vint du continent constater le décès accidentel de Père. Mais je ne me rappelle plus précisément et ce dernier ne m'interrogea pas.

La vie reprit progressivement son cours suite à cette nuit funeste. Mais la mort de Père avait changé la donne. William en profita pour fuir Shadow Island et Mère devint l'ombre de ce qu'elle fut. Pour ma part, je n'arrivais pas à être vraiment triste. Père était un inconnu pour le jeune garçon que j'étais. J'avais juste été grandement surpris par la soudaineté des événements. J'étais parti me coucher dans ma chambre comme des centaines de fois auparavant, après un repas qui avait ressemblé à tant d'autres. Et le lendemain Père n'était plus et ne reviendrait jamais. À sept ans, cela paraissait incroyable. Je tirai de cet épisode de mon existence une philosophie de vie : il fallait profiter des choses agréables le plus possible car tout pouvait s'arrêter du jour au lendemain. Du moins le pensais-je plus ou moins consciemment à l'époque. Mère pour sa part s'enfonça dans une tristesse sans fin. Elle ne quitta plus sa robe de deuil. Malgré cela la vie reprit le dessus. La classe de l'Oncle Franklin continua. Ellen se maria. Puis Édith et enfin Hugh. Mes sœurs me manquèrent. Seule Pearl la plus jeune restait à mes côtés. La vie devint monotone. Heureusement Bruce me fit venir à Boston pour vivre auprès de lui. Il souhaitait m'envoyer dans un prestigieux collège de la ville pour ensuite intégrer l'université de droit d'Arkham. J'avoue qu'à l'époque je fus ravi de quitter Shadow Island et de découvrir le monde. Je n'avais pas encore bien compris que mon aîné cherchait surtout à me faire entrer dans un moule. Avec la complicité d'Ellen. Ces deux-là me reçurent chaleureusement et me conseillèrent pour mes études. Mais en prenant de l'âge, leur volonté d'intervenir dans ma vie devint pénible. Et le plus souvent malgré l'affection que j'avais pour eux, je décidais de ne pas m'en laisser compter. Cela fit quelques étincelles. Mais je trouvais cela pour le moins amusant. Je voulais être libre ! L'entrée à l'université ne fut qu'une formalité. J'obtins des résultats brillants sans trop fournir d'efforts. Mais rapidement je m'y ennuyai. Et je sus que le droit ne m'apporterait aucun plaisir. J'eus cependant la chance de rencontrer quelques camarades avec lesquels je pus m'encanaïller vertement, courir les filles et boire de nombreuses pintes en refaisant le monde. Malgré une envie de moins en moins présente de suivre des études de droit, je réussis ma première année. La deuxième année à l'université

fut plus laborieuse. Jusqu'à cette lettre. Est-ce que finalement je ne m'en servais pas tout simplement comme une excuse pour prendre ma destinée en main ? Peut-être... Mais ce n'était pas que cela. Il y avait dans les écrits de Père quelque chose de fascinant qui tenait de mon histoire familiale. Je n'avais pas connu Père mais j'avais la faiblesse de croire qu'avec cette lettre, j'étais le membre de la famille Morton qui le connaissait le mieux. Mes frères et sœurs ne se doutaient pas de son projet. Bruce n'était pas mon père, même s'il avait cherché à s'y substituer. Et en suivant les traces de Père, j'avais enfin une relation particulière avec lui. Une relation qu'il m'avait déniée jusqu'à sa mort. Quelque part j'étais décidé à la vivre jusqu'au bout.

≈≈≈

Je me rendis à Shadow Island en fin d'année 1926. Ma famille pensa évidemment que je venais pour demander de l'argent à Mère. Je lui laissai croire. Mais la vraie raison de ma venue était le bureau de Père. Cette pièce avait été sacralisée par Mère suite à sa mort. Je n'y étais jamais entré de ma vie. La lourde porte ayant toujours été inexorablement fermée. J'essayai cependant de l'ouvrir un soir mais cela fut peine perdue, sans la clef, impossible de pénétrer dans la pièce, sauf à utiliser une hache pour détruire la porte, ce que je me refusais de faire bien évidemment. Je cherchai à me renseigner et je demandai à Oncle Franklin qui possédait la clef, il me répondit que c'était Mère. Cela ne me surprit guère. Elle avait figé le lieu où était mort son amour. Je tentai ma chance lors d'une entrevue en tête à tête. J'expliquai à Mère que je souhaitais un jour avoir l'occasion de voir le bureau de Père. J'arguai que je ne l'avais que peu connu et que j'aimerais, venue ma majorité, me rapprocher de lui. Sa réponse fut surprenante. Elle me fixa de ses grands beaux yeux. Je me souviens de ses mots exacts :

« Tyrone. Mon joli cœur. Il y a des lieux qui se doivent de rester fermés avec leur histoire. Tu dois regarder devant toi. Ne commet pas l'erreur de vouloir déterrer ce qui est mort. »

Puis elle me sourit tristement. Je fus troublé. Très troublé. Depuis la mort de Père, c'était la première fois que Mère m'appelait de nouveau « son joli cœur » expression dont elle m'avait qualifié toute ma prime enfance. Ces propos sonnaient comme une sorte d'avertissement. Pas celui d'un juge ou d'un aîné imbu de lui-même. Mais l'avertissement d'une mère qui aimait son fils et qui souhaitait le protéger. Je fus partagé entre deux sentiments : j'enrageais de ne pouvoir retrouver les notes de Père et j'étais ému par les propos de Mère et le regard plein de tendresse qu'elle m'avait porté. Tendresse que je pensais disparue à jamais. Mon trouble fut immense. Le

lendemain, je quittai l'île un peu perdu. Mère eut la bonté de m'offrir un peu d'argent. Je ne lui avouai pas que j'avais quitté l'université et que je volais de mes propres ailes. Je rentrai à Boston. Mais au bout de quelques jours le souvenir de Mère s'estompa. Et je revins à la même idée : comment ouvrir le passage vers le monde des ombres ? Je me consacrai de nouveau tout mon temps à rechercher des informations. Sur la foi d'un article de journal spécialisé en archéologie, je me rendis à New York au « Metropolitan Museum of Art ». Au département antiquité, je pus admirer une «Chii'tar ». La fameuse dague Abkanis. Je réussis à me faire introduire auprès d'un des conservateurs du musée qui m'expliqua que cet objet était une vraie relique et avait été découverte lors de fouilles au nord du Massachusetts au siècle dernier. Selon lui les chamans Abkanis l'utilisait dans toutes leurs cérémonies. Évidemment il m'était impossible de m'en emparer. Mais au moins, je savais désormais à quoi elle ressemblait. Je savais depuis longtemps où j'avais une chance d'en trouver une. À Shadow Island. Dans le nord de l'île. Près du cimetière Abkanis. Là où Edenshaw nous interdisait de nous promener lorsque nous étions enfants. Mais je savais désormais ce que cherchais. Je prévis de visiter les tombes de l'île lors de mon prochain passage à Shadow Island.

Mais même si j'en trouvais une, je savais qu'il me serait difficile d'aller plus loin. Il me manquait trop d'éléments : le rituel, les notes de Père etc. Et qu'est-ce qu'était la matière dont Père parlait dans sa lettre ? Selon lui Mère lui avait donné la solution. Il me fallait la convaincre. Qu'elle m'explique au mieux ce qu'elle savait. Ou au minimum m'ouvrir la porte du bureau. Je m'étais laissé attendrir lors de ma dernière visite. Cela ne devait plus se reproduire. La commémoration annuelle serait l'occasion de me rattraper.

≈≈≈

J'arrivai le matin du 26 février à Shadow Island. J'eus un premier émoi en embarquant dans le bateau d'Edenshaw à Innsmouth. Le nom de son bateau me sauta au visage comme une grenade : Ta-baas ! Le gardien en Abkanis ! J'en fus très troublé. J'avais avec le temps oublié le nom de cette embarcation qui dut faire des centaines d'allers et retours entre l'île et la côte. Je décidai de remettre à plus tard la question qui me taraudait : Edenshaw connaissait-il les légendes Abkanis ? J'aurais le temps de lui poser la question tranquillement durant mon séjour. Arrivé à Shadow Island, j'étais le premier des enfants. Oncle Franklin m'accueillit chaleureusement avec à son bras ma pauvre sœur Alicia. Elle grandissait mais elle semblait toujours dans son monde et perdue dans sa folie. L'accueil de Mère fut comme à son habitude, un peu plus froid mais elle me

regarda toujours avec son regard triste qui me transperçait le cœur. J'essayai de ne rien laisser paraître. Je pris mes quartiers dans mon ancienne chambre. L'après-midi, je profitai qu'Oncle Franklin et Mère restèrent au manoir et qu'Edenshaw fut reparti pour Innsmouth pour me promener seul sur l'île. Par une journée ensoleillée, je me rendis dans le nord de l'île. J'avais dû fouler cet endroit à peine trois fois pendant toute mon existence tellement ce lieu était tabou. Je sentis en moi une certaine excitation et je me mis en quête du cimetière Abkanis. Je le trouvai aisément. Plusieurs petites stèles avec une écriture incompréhensible semblaient sortir du temps. J'avais apporté avec moi, une pelle cachée dans un sac. Je commençai à travailler. Je ne saurais dire combien de temps cela me prit pour découvrir un tombeau. Sans doute une paire d'heures. Je perdîs la notion du temps. Mais j'eus de la chance. La première tombe fut la bonne. J'y découvris au milieu des poteries et autres bijoux, vestiges d'un autre temps, une «Chii'tar». Cela ne faisait aucun doute. Elle semblait étonnamment bien conservée. Et lors que je la saisis mon cœur se mit à battre à tout rompre. J'eus un étrange sentiment. Comme si cet objet m'attendait depuis des siècles et qu'il était là pour moi. Je ressentis comme une force en moi identique à celle que j'avais ressentie lors de ma découverte de la bibliothèque interdite de Miskatonic. Ravi que les choses avançaient, je remis la terre tant bien que mal sur le tombeau. Et retournai vers le manoir en fin d'après-midi à la nuit tombante. Oncle Franklin vint à ma rencontre, une lanterne à la main. Il remarqua que je m'étais sali. Il me dit que Mère commençait à s'inquiéter de ne pas me voir revenir. Shadow Island recelait quelques pièges, notamment au niveau des falaises, et un accident était toujours possible. Je le rassurai, lui expliquant que j'avais été prudent mais que j'avais aimé cette balade dans cette terre sauvage et que je m'étais aventuré hors des sentiers, d'où la terre sur mes vêtements. Et ce fut tout. Le soir, nous mangeâmes avec Mère et Alicia. Le lendemain arriva Pearl et sa fille Elisabeth qui n'avait que quelques mois. Elle me la présenta et je fus ravi de la voir aussi heureuse. Elle avait réussi à se marier et à quitter cette île afin de ne pas devenir une vieille fille. Mais je pus remarquer que Mère la reçut avec une vraie froideur sans un regard pour sa petite fille. J'étais navré pour ma sœur. Le surlendemain, Edenshaw partit chercher Bruce et Ellen. Et Ô surprise, ils étaient accompagnés de William que je n'avais pas vu depuis longtemps ! C'était la première fois qu'il venait à la commémoration. Ses frasques avaient fait parler le tout Boston. Mon frère avait quitté sa femme et son fils pour suivre une femme de basse extraction. Une certaine Dolorès. Mais je n'en avais cure ! J'aimais ce frère depuis toujours et ce qu'il pouvait avoir fait ne m'empêcherait pas de le revoir avec plaisir. Il me sembla cependant un peu perdu. Cela ne m'étonna pas, il remettait les pieds pour la première fois

depuis quinze ans à Shadow Island. Mère ne lui dit rien. Juste un « William », hocha la tête et quitta la pièce où nous nous trouvions. Bruce me salua avec son air sévère et ne put s'empêcher de me glisser qu'il faudrait que nous ayons une conversation. Égal à lui-même. Ellen fut chaleureuse et ne me fit aucune réflexion. Je passai la journée à discuter avec mes deux sœurs et Oncle Franklin. William ne sortit pas de sa chambre et s'y fit servir ses repas. J'évitai Bruce. Je réfléchissais à comment convaincre Mère de me laisser pénétrer dans le bureau de Père. Mais il m'apparaissait déplacé de lui en parler avant la commémoration. Je pris donc mon mal en patience.

Le jour de la commémoration Edenshaw revint avec Hugh et Édith. Les inséparables comme je les appelais parfois. Nos retrouvailles furent sympathiques mais sans grandes effusions. Ils passèrent l'après-midi ensemble. Comme à l'accoutumée.

La journée fut monotone. Le temps se couvrit et à la nuit tombée, il pleuvait des cordes. Le soir à vingt heures précises, nous étions tous réunis à table. Autour de Mère. Elle prononça une prière et le repas débuta.

≈≈≈

Père, je suis présent ici pour honorer votre mémoire. Mais je ne pourrai le faire convenablement que si je réponds aux attentes de votre lettre. Vous pouvez me faire confiance, je mettrai tout en œuvre pour réussir. Je percerai le mystère de la famille Morton si silencieuse autour de cette table. « Et si tu avais à ce jour un doute sur ma mort, sache qu'il y a de grand chance que tout soit faux. »

Que s'est-il passé le soir de votre mort, quinze ans auparavant, jour pour jour ? Qui parmi les personnes présentes à cette table me cache la vérité ?

Je pense que savoir ce qui vous est arrivé sera un premier pas me permettant à terme de trouver le passage vers la porte des ombres. Je sens comme une force, une force qui me guide vers vous. Je veux la suivre quoiqu'il en coûte. Pour vous rejoindre.

J'espère vous parler bientôt.

Figures familiares



Grand-père Obed



Je ne le connus point. Il mourut, je crois, d'une crise cardiaque dix-huit ans avant ma naissance. Edenshaw le retrouva dans le jardin du manoir. Ce fut lui qui acheta Shadow Island et qui y fit construire une demeure. À l'époque, elle ne devait être qu'une résidence d'été. Avant notre installation définitive. Père l'évoquait parfois. Il disait qu'il fut un grand scientifique et un grand homme très respecté de ses pairs à l'université de Boston. Un tableau sur le mur du salon le représente. Je le regardais souvent lorsque j'habitais à Shadow Island. Je trouvais que mon aïeul avait une belle prestance et dégageait un charisme certain.



Grand-mère Alicia



Je ne la connus point. Père et Oncle Franklin non plus. Elle mourut en les mettant au monde. En 1864.

Tout comme pour Grand-père, son tableau est accroché sur l'un des murs du salon. Je ne sus jamais interpréter le regard distant de mon aïeule. Triste destin.



Père

Quand je repense à Père peu de souvenirs personnels me reviennent à l'esprit. Je n'arrive pas à me remémorer un instant où il m'aurait adressé la parole seul à seul. Pour ainsi dire Père ne sembla jamais vraiment se soucier de moi. J'étais un jeune enfant dans une famille nombreuse. J'avais sept ans lorsqu'il mourut. Et dans nos familles, la relation père-fils ne prend vraiment de l'ampleur qu'à l'adolescence. Le rôle de la mère s'efface alors. Dire que j'en souffris serait malhonnête. J'étais heureux durant ma prime enfance. Mes sœurs me comblaient. Mère me comblait. Alors dans mon univers d'enfant, je n'avais que faire de Père. Je dois quand même bien reconnaître qu'il me faisait peur. Il se tenait toujours droit avec un air sévère. Et les rares fois où son regard me fixa, je ne pus que détourner le mien. Il était grand et imposant. Une vraie stature. Je me souviens de ses colères froides qui étaient le plus souvent dirigées vers William et Hugh. Et même parfois Édith. Il était exigeant avec mes deux frères. Il voulait qu'ils ressemblassent à Bruce. En faire des hommes disait-il parfois. Mais mes deux pauvres frères ne semblaient pas correspondre à l'idée que Père se faisait d'un Morton. Et même si j'étais jeune, je me souviens de nos repas qui prenaient parfois des tournures désagréables où Père exprimait toute sa déception. Le silence se faisait et Père pouvait insister de longues minutes en mettant mal à l'aise toute la tablée, Mère la première, et surtout celui sur qui s'abattaient ses foudres. Mes deux frères avaient tous les deux une façon différente de réagir. William osait le défi et fixait Père sans rien lui dire. Mais ses yeux trahissaient tout son mépris. Hugh, lui, était pris de tremblements et se mettait à pleurer. Le plus souvent Édith tentait de prendre sa défense et Père lui enjoignait de se taire. Ces moments étaient pénibles pour toute la famille. Pour ma part ne trouvant que peu de grâce auprès de Père, ce dernier m'ignorait et je n'étais jamais inquiété. Peut-être que si Dieu lui avait prêté vie plus longtemps, j'aurais aussi été victime de ses colères. Je ne le saurais jamais. Et lorsque je faisais une bêtise ou avait un comportement inadéquat, c'était Mère ou Ellen qui me grondaient. Mais elles n'arrivaient pas vraiment à sévir et faisaient preuve à mon égard d'une certaine indulgence. Je me souviens cependant avoir entendu une ou deux fois Père dire qu'il faudrait qu'un jour je sorte des jupons des femmes. Mais il ne mit aucunement cette menace à exécution. Et mon enfance fut douce.

Je n'ai pas grand souvenir de la nuit du drame. Je me remémore plus les jours qui suivirent et la peine qui s'abattit sur Shadow Island. Les larmes de Mère. Celles de mes sœurs. Je me suis souvent demandé dans les années qui suivirent comment un homme aussi froid et peu affectueux comme Père pouvait avoir jeté un tel désarroi et une telle tristesse le jour de son

décès. Peut-être avait-il des trésors cachés ou des tendresses qu'un enfant ne pouvait percevoir ? Et que si la vie l'avait permis, je les aurais découverts avec le temps. Je ne pensais hélas jamais avoir la réponse à cette question.



Mère

Si Père garda une grande distance, il fut un temps où Mère ne fut pas avare de son affection. Cette période remonte à ma prime enfance. Je revois ses grands yeux brillants qui me regardaient avec tendresse, sa voix chaleureuse qui aimait à me chanter des berceuses et des douces mélodies et son sourire qui me rassurait tant. Sa seule présence me faisait oublier toutes mes peurs et toutes mes angoisses. Elle m'appelait à cette époque « son joli cœur ». Elle me peignait et me caressait la nuque. À chacun de mes chagrins, elle intervenait et sa façon de me parler et de me rassurer valait tous les trésors du monde ! Elle savait trouver le mot juste, celui qui touchait le fond de mon cœur. Je crois qu'à l'époque, je simulais des souffrances que je n'avais pas, des chutes d'arbre que je n'avais pas faites et des tristesses improbables juste pour le plaisir que Mère me consolât en me touchant les mains, me glissant un baiser ou me caressant les cheveux. Je me serais damné pour que son doux regard se pose sur moi.

Lorsque je me remémore cette époque, mon cœur se serre. La tendresse de Mère s'évanouit pour ainsi dire presque du jour au lendemain. Pour mes frères et sœurs, ce changement d'attitude serait dû à la mort brutale de Père. Mais je crois pouvoir le dater un peu plus tôt. Avec l'arrivée d'Alicia. Je ne me souviens pas vraiment des circonstances de la naissance de ma sœur, j'avais à peine six ans. On dut sans doute me tenir à l'écart de l'accouchement. On ne put cependant pas me cacher que cela n'avait pas été facile et que Mère faillit y perdre la vie. Elle resta des semaines à ne pas sortir de sa chambre pour se reposer. Mais l'enfant que j'étais à l'époque ressentit l'imperceptible changement. Au début elle acceptait encore de me prendre dans ses bras. Puis petit à petit, elle s'éloigna et ne souhaita plus avoir aucun contact physique avec ses enfants. Elle n'avait plus de parole douce et ne chantait plus. Mère semblait perdue dans une continuelle mélancolie. Et s'installa cette distance que je n'ai à ce jour pas encore réussi à combler. Comme si elle s'était construit une carapace impossible à fissurer. Le deuil de Père ne fit que confirmer cet état de fait. Elle se mit à vivre dans le souvenir de l'homme qu'elle avait aimé et son si beau sourire disparut. Elle se désintéressa des histoires familiales bien qu'elle ait toujours accompli son devoir en se rendant au mariage de ses enfants à l'exception de celui de Pearl où elle argua une grande fatigue et de William suite à sa conduite. Elle laissa Bruce s'occuper de nous.

Mère n'avait plus dans son cœur les ressources pour aimer ses enfants. Elle s'enferma dans une tristesse sans fin. J'en souffris grandement. La figure de Mère qui autrefois représentait la chaleur, la protection et le bien-être était devenue une expression de rigidité. Comme une sorte de statue de sel qui n'exprimait rien d'autre que de la peine. J'essayai dans les années qui

suivirent de refaire jaillir cet amour perdu en tentant de l'attendrir ou de la faire rire mais j'échouai à chaque tentative. Le rire d'autrefois était remplacé par un sourire triste et le regard si beau était devenu pâle et sans vie intérieure. Progressivement je cessais d'essayer de retrouver les joies de ma prime enfance et m'habituais à cet état de fait. Heureusement mes sœurs Ellen, Édith et Pearl me gardèrent toute leur affection ce qui me permit de surmonter la douleur de la froideur de Mère.

À ce jour, je ne suis pas encore sûr d'avoir compris pourquoi son cœur devint de la glace et pourquoi elle s'enferma dans une telle dépression. Depuis cette époque, un vide emplit mon âme. Dans mes rêves les plus fous, je me revois dans les bras de Mère sous ses caresses et respirant son parfum. Mais je dois bien admettre que cette époque est révolue et qu'il n'y a guère d'espoir que Mère reprenne goût à la vie.

Oncle Franklin

Le frère jumeau de Père. Tout le monde dit toujours que sa ressemblance avec Père était incroyable. Et lorsque je veux me remémorer les traits de ce dernier perdus dans mes souvenirs d'enfant, je regarde mon oncle. Mais il n'avait pas son caractère. Oncle Franklin était un aventurier et fit beaucoup de voyages en Asie, en Europe et en Afrique. Les enfants firent sa connaissance en 1905 à son grand retour dans le Massachusetts, je venais juste de naître. Après plus d'une vingtaine d'années de pérégrinations faisant suite à la mort de mon grand-père Obed, il revint vivre à Shadow Island, place qui lui appartient à moitié. Je fis vraiment sa connaissance lorsque nous quittâmes Tredilion Park et que nous commençâmes à vivre dans la même demeure. Et ce fut dans sa classe tout d'abord que j'appris à le connaître. Il avait cette capacité à toujours se renouveler afin d'aiguiser notre curiosité. Il excellait dans la façon de nous raconter des histoires et ses cours d'histoire, de géographie ou de lettres étaient toujours allégrement imaginés. Il pouvait prendre un accent étrange, nous montrer un objet exotique ramené d'un de ses voyages ou nous captiver en nous racontant des anecdotes plus ou moins farfelues. Il aimait aussi nous promener sur les chemins de Shadow Island afin de nous faire découvrir la nature. Ce fut lui qui nous présenta la tombe indienne qui se trouvait sur le nord de l'île et qui nous raconta que Shadow Island était, quelques millénaires auparavant, habitée par les Abkanis qui eurent la particularité de disparaître sans explications mais en laissant quelques traces derrière eux. J'étais à l'aise dans sa classe alors que j'étais le plus jeune et que j'aurais pu me sentir à part mais Oncle Franklin avait une patience d'ange à mon égard. Il fut sans aucun doute mon meilleur professeur et je me souviens l'avoir regretté lors de mes années au collège et à l'université.

Nos relations s'étoffèrent avec le temps durant les années précédentes mon départ pour Boston. J'avais une dizaine d'années et j'aimais retrouver mon oncle seul. Je lui demandais de m'expliquer le monde, de me raconter ses voyages et ses exploits. Dès que j'avais une interrogation c'était vers lui que je me tournais. Il me répondait avec sa douceur et souvent laissait échapper un rire lorsqu'il découvrait la teneur de ma question. J'étais un enfant très curieux, je voulais savoir à quoi ressemblait la terre, ce qu'étaient les étoiles, comment fonctionnaient un bateau ou une automobile... Oncle Franklin me disait que la source de ma curiosité n'était pas prête de se tarir. Un jour de mélancolie, je lui demandai pourquoi Mère était devenue aussi triste. Cette question le troubla. Il n'était pas habitué sans doute à ce qu'on parle des choses du cœur. Oncle Franklin était un homme pudique, peu enclin à l'épanchement des sentiments. Il me

bredouilla une réponse sur la souffrance qui parfois empêchait de vivre. Je lui demandai alors si lui avait été amoureux comme Mère semblait l'avoir été de Père. Il rougit. Il me répondit oui mais il y avait très longtemps. Bruce n'était même pas né. Puis il se tut. Je le regardai et me demandai quels étaient secrets de son cœur ? Mais je me gardais de l'interroger plus avant, respectant là l'intimité de mon oncle que j'aimais tant.

C'était un homme de cœur toujours prompt à faire le bien. Avec Pearl, il s'occupait d'Alicia ma sœur cadette alors que Mère comme pour tous ses enfants s'en était détournée. Elle était une enfant différente. Elle ne parlait pas, semblait perdue dans son monde et faisait régulièrement des crises d'hystérie très violentes. Oncle Franklin aimait à la promener dans l'île et lui parler alors qu'elle ne lui répondait jamais. Mais elle était capable de lui transmettre une certaine tendresse en lui donnant la main ou s'appuyant sur son épaule lorsqu'ils étaient assis. Si je devais garder dans ma tombe une belle image d'Oncle Franklin ce serait celle-ci : lui et Alicia assis sur un banc devant le manoir et ce dernier lui lisant un poème qu'elle ne pouvait sans doute pas comprendre.

Je me rendis compte aussi au fur et à mesure de ces années qu'il existait une grande affection entre Oncle Franklin et notre intendant Edenshaw. Ce dernier l'avait connu durant l'adolescence et une véritable amitié les liait. J'interrogeai un jour Oncle Franklin sur la nature de leur relation. Il me répondit de façon énigmatique qu'Edenshaw était un brave homme et qu'il avait su combler à une époque le grand vide de son cœur. Il ne rajouta rien et je n'insistai pas.

Suite à mon départ, je ne revis que peu Oncle Franklin. Il ne quittait presque pas Shadow Island et je n'y retournais guère. Mais c'était toujours un vrai plaisir de le retrouver là-haut attendant devant le manoir lorsque je mettais un pied sur l'île.

Bruce

Mon frère aîné de quinze années. Je n'ai que peu de souvenirs de la période où nous vécûmes ensemble dans la demeure familiale. Je me rappelle vaguement son départ de Shadow Island. Père avait organisé une petite cérémonie devant le bateau d'Edenshaw. Je devais avoir à peine quatre ans et je n'ai aucun souvenir des paroles qui furent échangées ce jour-là. Bruce réapparut régulièrement à Shadow Island. Pour l'enfant que j'étais, il avait de quoi être impressionnant, il était grand, élégant et fier. J'étais quelque peu intimidé par sa présence. Surtout qu'à l'instar de Père, il ne me parlait peu et ne professait pour ainsi dire jamais de marque d'affection. Je l'entendis souvent dire à mes sœurs Ellen ou Édith qu'elles s'occupaient trop de moi et que je devais apprendre à faire mes pas sur cette terre par mes propres moyens. Je pense que Bruce me percevait comme un enfant gâté que lui n'avait pu être ayant été l'aîné. Et qu'il en gardait pour moi une certaine forme de jalousie.

Son attitude changea après la mort de Père. Non que mon frère soit devenu plus tendre avec moi, loin de là, mais Bruce prenait son nouveau rôle de chef de famille à cœur. À chacune de ses venues à Shadow Island, il me prenait à part dans le petit salon du manoir pour m'interroger sur mon travail dans la classe d'Oncle Franklin ou sur mes aptitudes morales. Il voulait savoir si j'étais « un bon garçon ». Il gardait toujours une sorte d'air sévère et j'essayais de ne pas le décevoir. Il me grondait rarement mais ne me félicitait guère. Il m'annonça cependant assez rapidement qu'il avait des ambitions pour moi. Et pour qu'elles se réalisassent il fallait que je devinsse un vrai Morton. Je ne sus jamais vraiment ce qu'il entendait par cette phrase. Je n'aimais guère ces entrevues. Je compris assez vite que Bruce avait l'intention de diriger mon existence et cette idée, bien que je fusse encore jeune, me déplaisait. Bruce souhaitait se comporter avec moi comme Père l'aurait sans doute fait. Mais il n'était pas Père, il était Bruce mon frère et je trouvais qu'il aurait dû mettre un peu plus de chaleur dans nos relations. Au lieu de cela, il préférait prendre un air sévère et inquisiteur que je ne pus, en vieillissant, que trouver grotesque. L'attitude de Bruce ne changea pas d'un pouce au fur et à mesure que je grandissais et que je devenais un homme. Il ne se départit jamais de son air hautain et de sa condescendance à mon égard. Dans sa grande mansuétude, il m'avait tracé un chemin et il lui apparaissait évident que je me devais de le suivre sans le moindre accroc. Pour ce faire, il me fit quitter Shadow Island en 1919 et vivre près de lui afin d'intégrer ensuite un collège de Boston. La cohabitation avec mon frère devint progressivement conflictuelle et je lui rappelais régulièrement que j'avais mon mot à dire dans la voie qu'il m'avait tracé. Jamais sa position ne s'infléchit et il garda cette raideur que

je lui connaissais depuis mon enfance. Le collège ne présenta aucune difficulté et la vie sociale que j'y découvris n'était pas sans intérêt. Je plus à mes camarades et professeurs et mes résultats furent excellents. Mais pour tout dire, je m'y ennuyais déjà. Je rêvais de voyage et de découverte. D'une vie telle que celle qu'avait eue Oncle Franklin. Bruce ne me laissa pas le choix et me fit entrer à l'Université de Miskatonic d'Arkham pour y apprendre le droit. J'essayai bien de protester mais il se montra une nouvelle fois inflexible et m'enjoignant de devenir un homme et de ne pas me comporter comme un enfant. J'enrageai mais je n'osais encore me dresser contre son autorité.

La lettre de Père, ma majorité et mes recherches me permirent de me libérer du carcan de ce frère trop rigide et interventionniste. J'aurais aimé pouvoir photographier l'expression de son visage lorsque je lui annonçai mon départ de l'université. Il fut surpris puis devint rouge de colère. Qui étais-je pour ne pas accepter son autorité ? Je pense qu'il doit encore se poser la question. Mais je m'étais libéré de son influence. Plus jamais Bruce n'aurait l'occasion de me dire ce que je devais faire.

William

Mon frère aîné de treize années. Même s'il fallut que je devienne adolescent pour vraiment entretenir une relation avec lui, aussi loin que je me souviens, j'ai été attiré par ce frère. Il y avait chez lui quelque chose de différent. Son cœur n'était pas fait d'un seul bloc et il était loin de ressembler à Père ou à Bruce si sûrs d'eux-mêmes. William portait le doute en lui et aussi une forme de tristesse. Il n'y avait aucune arrogance ou condescendance et il se comporta toujours avec moi, son plus jeune frère, avec tendresse et délicatesse. Il n'avait pas l'air suffisant de Bruce et ne me grondait que si je me montrais imprudent. Son sourire pouvait être très chaleureux. Durant ma prime enfance à Shadow Island, j'aimais son contact. Il m'arrivait souvent de lui courir après en criant son nom. Lui me prenait dans ses bras et riait aux éclats. Je lui demandais alors pourquoi parfois il semblait être aussi triste. Il haussait les épaules et me reposait sur le sol. Sans me répondre. Et il prenait cet air mélancolique que chacun de nous avait pu observer. William avait un jardin secret difficile à percer. Père n'avait jamais eu de cesse de le réprimander. Même jeune enfant je me rendis compte qu'il n'avait que peu d'estime pour mon frère. Il entretenait aussi des relations conflictuelles avec Bruce. Malgré leur faible écart d'âge, ils étaient incroyablement différents. Jamais William n'aurait, par exemple, essayé de guider mon existence. Il préférerait me laisser libre.

À la mort de Père, il quitta Shadow Island brutalement. Il annonça son départ à Mère le jour de l'enterrement. Sans délicatesse. Et si j'ai un seul grief à faire à William à ce jour ce fut d'avoir à un tel moment prit une telle décision. Mère était mal en point et il est sûr que son attitude ne l'aïda point. Elle dut se sentir abandonnée par un fils ingrat. Longtemps, mon cœur d'enfant en voulut à William. Mère aurait sans doute eu besoin du soutien de tous ses enfants sans exception. Cela lui aurait peut-être permis de sortir de sa tristesse infinie. Au lieu de cela, William entra en rupture de ban avec la famille : il refusa de revenir à Shadow Island, plus particulièrement aux commémorations de la mort de Père, et évita tous les événements familiaux. Il ne vint à aucun mariage de ses frères et sœurs alors que nous nous déplaçâmes pour le sien. Il épousa Cynthia Prescott la fille d'un riche armateur de Boston en 1918 qui lui donna un fils Curtis l'année suivante. Pendant toutes ces années, je ne le vis point. Il fallut mon installation à Boston chez Bruce pour que je reprenne contact avec mon frère. Il m'invita régulièrement à lui rendre visite chez lui. Bruce n'aimait pas trop cela mais il ne pouvait décemment m'interdire de dîner chez un membre de ma famille. Nos échanges étaient chaleureux. Je me rendis rapidement compte qu'il ne s'entendait guère avec son épouse qui l'accablait volontiers de ses sarcasmes. Mais il semblait ne pas les entendre.

Lorsque j'émis devant lui des doutes sur l'avenir que m'avait tracé Bruce, il ne put s'empêcher de rire. Puis il prit un air plus grave. Il me conseilla de ne pas écouter mon aîné et de suivre le chemin que me dictait mon cœur. Dans ses yeux, je sentis poindre cette mélancolie qui l'accompagnait encore alors qu'il était devenu un monsieur. J'aurais aimé comprendre mais les Morton n'avaient pas pour habitude d'épancher leurs sentiments les plus profonds. William restait une énigme. Qu'y avait-il derrière cette tristesse ? Je ne le revis pas suite à mon départ pour Arkham. Mais lorsque j'appris par Ellen qu'il avait quitté sa femme et son fils pour suivre une fille de basse extraction, une certaine Dolorès, je ne pus m'empêcher d'être heureux pour lui. Peut-être que lui aussi avait eu du mal à suivre sa voie et que désormais il l'avait trouvée. Je n'avais que faire du scandale. Je trouvais plutôt la situation amusante et ne pus m'empêcher d'imaginer avec délectation la tête de Bruce le jour où il dut apprendre sa fuite. Aucun doute : mes deux frères n'avaient rien en commun !

Ellen

Ma plus grande sœur. De dix années mon aînée. De mes quatre sœurs, c'était elle qui avait le plus grand charisme durant sa jeunesse. Elle brillait d'un éclat tel que lorsqu'Ellen entra dans une pièce, tout le monde arrêta sa conversation pour la regarder. Ellen était belle et gracieuse. Elle ressemblait en cela à Mère. Dès mon plus jeune âge, je recherchai sa présence. Elle était douce avec moi. Je me souviens de nos jeux. Elle ne refusait jamais lorsque je réclamaï une partie de cache-cache ou de colin-maillard. Ellen convainquait Édith et Pearl de nous rejoindre. Mes sœurs acceptaient le plus souvent de bon cœur. Elles prenaient un malin plaisir à brouiller les pistes et me faire tourner en bourrique. J'essayais de deviner qui était qui et j'entendais leurs rires que j'aimais tant. Mais c'était celui d'Ellen qui me faisait le plus d'effet. Durant ma prime enfance, Ellen ne me refusa aucun baiser, aucune caresse et aucune demande. Je lui trouvais un grand cœur et elle était pour moi comme une héroïne.

Elle était aussi très proche de Pearl. Ces deux là, malgré l'écart d'âge, étaient inséparables. Ellen appelait sa jeune sœur « ma tendre chérie ». Et Pearl avait pour son aînée une véritable dévotion. J'avoue avoir été un peu jaloux à l'époque de cette relation dans laquelle je ne trouvais pas ma place. Et il m'arriva d'en vouloir à Pearl de me « voler » Ellen. Mais cela n'était que des sentiments d'enfant qui disparurent en grandissant.

Ellen quitta Shadow Island à peine deux ans après la mort de Père. Elle avait été très marquée par le drame et je crois pouvoir dire que son caractère enjoué et optimiste souffrit durant cette épreuve. Il faut dire que ce fut elle qui découvrit le corps de Père sous les fenêtres de son bureau sous une pluie battante. Et j'imagine aisément que l'image doit encore la hanter aujourd'hui. Mais elle ne me fit jamais aucune confidence sur ce qu'elle ressentit ce soir-là. S'il y avait un défaut dans notre relation, c'était qu'Ellen était trop protectrice avec moi et, alors même que je grandissais, elle gardait en elle l'idée que je n'étais qu'un petit garçon.

Elle partit donc se marier à Boston. Je devais avoir neuf ans. Je ne lui avouai jamais que son départ fut un malheur pour le jeune garçon que j'étais à l'époque. Je pleurai beaucoup son absence, seul dans ma chambre.

Elle avait rencontré dans un dîner chez Bruce un certain Elliot Brown, camarade d'université de notre aîné. La noce fut célébrée en grandes pompes. Ellen ne tarda pas à s'épanouir dans sa vie de mère de famille. Elle donna quatre enfants à Elliot. Je ne la vis qu'à la commémoration annuelle. Elle m'envoyait cependant une ou deux lettres par an pour me conter sa vie de famille qu'elle semblait grandement apprécier. Elle était toujours aussi radieuse mais montrait avec moi plus de distance qu'auparavant. Je n'aurais su dire pourquoi. Peut-être l'éloignement ou ses

maternités altérèrent son cœur. Mais je n'avais rien de précis à lui reprocher.

Nos relations reprirent une tournure plus régulière lorsque je vins habiter chez Bruce à Boston. Mais elles se délitèrent. Ma grande sœur avait bien changé en quittant le cocon familial. Je pus constater à quel point elle était devenue admirative de mon aîné et la place que ce dernier avait pris dans sa vie. Et dans mon univers personnel, elle devint en quelque sorte son lieutenant. Elle ne contestait aucune de ses décisions et abondait dans son sens quoi qu'il advienne. Elle ne comprenait pas mon désir d'émancipation. Ellen pensait à l'instar de Bruce que mon intelligence devait être mise au service d'une grande carrière universitaire. Elle n'avait pas les manières de Bruce mais j'oserais presque dire que ses procédés étaient plus subtils. Ellen utilisait l'affection, la tendresse et les sentiments pour essayer de m'empêcher de sortir de la route tracée par Bruce. Et surtout, alors que je grandissais, elle ne cessait de me parler comme si j'étais encore un enfant. Cela m'agaçait au plus haut point et même si j'évitai de me fâcher avec elle, je commençai à me méfier de mon aînée. Elle n'était plus cette jeune femme innocente, je la perçus comme plus calculatrice et apte à utiliser bien des ficelles pour obtenir ce qu'elle souhaitait. Lorsque j'annonçai à Bruce que je cessais mes études de droit, elle m'écrivit une longue lettre où je ne pus que constater le fossé qu'il y avait désormais entre nous. Elle me rappelait les devoirs que j'avais selon elle envers ma famille et envers moi-même. Elle gardait ce ton protecteur et condescendant qui m'irritait. Je ne lui répondis pas préférant ignorer ses remontrances.

Qu'était-il arrivé à ma grande sœur pour qu'elle devienne aussi prévisible ?

Hugh

Mon frère aîné de huit ans. Le jumeau d'Édith. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il ne ressembla jamais à aucun de mes frères. Si la nature dota Bruce et William d'un fort caractère, Hugh fut un enfant beaucoup plus sensible. Ses nerfs furent toujours son problème. Il lui arrivait souvent de pleurer ou de se mettre dans des états de dépression pour peu de choses. Je le revois en classe s'effondrant en larmes suite à une simple question ou une remarque d'Oncle Franklin. J'avoue qu'à l'époque je ne comprenais pas qu'un frère bien plus âgé que moi puisse pleurer alors que pour ma part, étant un jeune garçon, je n'étais guère impressionnable. Il faut croire que Hugh n'était pas fait du même métal que nous tous. Et pour moi, il est resté jusqu'à ce jour un complet mystère. Comment peut-on être aussi chétif, maladif, geignard et n'avoir aucune confiance en soi ? Hugh m'apparut toujours comme quelqu'un qui avait une peur panique de faire juste un pas. Cela était complètement incompréhensible. Cela ne lui permit pas d'avoir une vie facile tant que Père fut en vie. Je me souviens de quelques-unes de ses colères contre mon aîné et de la crise de nerf qui invariablement s'ensuivait. Père ne pouvait percevoir Hugh comme un homme, ou du moins l'idée qu'il se faisait d'un homme. Et il semble qu'il n'eut aucune pitié pour lui. Sans doute pour tenter de l'endurcir.

La chance de Hugh fut d'être soutenu par Édith. Il vivait avec sa sœur jumelle une relation fusionnelle. Mais elle avait un caractère plus affirmé que lui et s'occupait toujours d'apaiser ses tourments. Elle allait jusqu'à tenir tête à Père lorsqu'elle le trouvait injuste et finissait souvent par partager la punition de notre frère. Édith était la lumière dans la vie de Hugh. Il était difficile de s'immiscer dans leur relation tellement elle était exclusive. Mais sans elle, je ne sais comment il aurait pu supporter son enfance.

Nous ne fûmes jamais réellement proches. Durant l'enfance, je ressentis de sa part une forme de réticence à m'accepter. Je ne saurais dire ce que Hugh avait dans la tête mais j'avais l'impression qu'il me reprochait quelque chose dont je n'avais pas vraiment conscience. Il se tint avec moi à une politesse respectueuse mais sans qu'il ne s'en dégage aucune véritable chaleur. Il faut dire que Hugh ne jurait que par Édith et je crois bien que les rares fois où mon frère sembla éprouver quelques tendresses pour ma personne, ce fut parce qu'Édith lui avait demandé d'agir dans ce sens. Hugh n'avait aucune spontanéité. Je pense que la mort de Père nous éloigna encore plus. Je crois pouvoir dire avec le recul que celle-ci fut un soulagement pour mon frère. Il devait se sentir un peu plus tranquille et moins obligé d'agir contre son gré pour paraître être un homme alors qu'il n'y parvenait visiblement pas. Il ne sembla donc pas beaucoup s'attendrir.

Bien sûr Hugh pleura Père. Mais il pleurait tellement souvent qu'il était parfois difficile d'être sûr de sa sincérité. Hugh découvrit une forme de liberté et en profita pour commencer à totalement m'ignorer.

Le vrai drame de la vie de Hugh fut sa séparation en 1917 avec notre sœur Édith lorsque celle-ci se maria avec un avocat new-yorkais, Mark Peterson, qu'elle avait rencontré lors d'un dîner bostonien d'Ellen. Ce fut le coup de foudre. La période qui suivit les noces fut difficile pour Hugh. Pendant plusieurs mois, il ne fut qu'une ombre. Il lui écrivait tous les jours et même plusieurs lettres simultanément. Bruce réussit alors le tour de force de marier Hugh. Il choisit pour lui, Kathleen Prescott, sœur de Cynthia Prescott la femme de William. Mais il fut dur à convaincre. Pendant longtemps, il refusa cette idée de mariage. Je le revois entrant dans des rages folles et répéter qu'il ne se marierait jamais. Je ne sus ce qu'il l'avait fait changer d'avis mais il finit par accepter et Hugh épousa Cynthia Prescott en 1919 à l'âge de vingt-deux ans. Nous nous rendîmes tous à son mariage.

Je partis la même année vivre à Boston et je le revis quelques fois chez Bruce, Ellen et même chez William. Nos relations restèrent au stade de la politesse. Je lui étais cependant gré de ne pas s'occuper de mes affaires. Hugh se désintéressait de ma vie, de mes études et la voie que Bruce m'avait tracée. Il était lui-même complètement oisif et vivait de la fortune de sa femme. Je gardai mes distances sans pour autant perdre ma curiosité pour ce frère si différent. Sa réputation à Boston me revenait aux oreilles. Il semblait qu'il délaissait sa femme pour s'encanaïller dans des clubs interlopes. Je m'en amusai. J'essayai d'imaginer la réaction d'Édith si elle apprenait un tel comportement. Cela me faisait sourire. Hugh restait cependant à ce jour le frère dont j'étais le plus éloigné. Mais n'était-ce pas simplement dû au fait que nous n'avions jamais vraiment cherché à nous parler ?

Édith

Ma sœur aînée de huit années. La jumelle de Hugh. Avec un caractère complètement à l'opposé de celui-ci. Là où Hugh est d'une sensibilité à fleur de peau, Édith est décidée et volontaire. On n'aurait pas pu faire des caractères plus différents. Durant ma prime enfance, Édith fut une sœur affectueuse avec moi. Elle acceptait volontiers mes jeux et mes baisers. Cependant elle n'avait pas la chaleur d'Ellen. Il y avait chez elle une forme de retenue, de glace difficile à briser. Je ne dirais pas qu'elle ne fut pas tendre mais je crois qu'elle consacrait tellement d'attention à Hugh qu'elle semblait ne plus en avoir assez pour les autres. Et pour un enfant même espiègle comme je l'étais, Édith faisait un petit peu peur. Elle était la seule à vraiment être capable de tenir tête à Père. Même si j'ai des souvenirs assez vagues de cela, je la vois défendre Hugh bec et ongles alors que Père ne tolérerait pas qu'on lui résistât. Ce caractère fort était impressionnant. Et tellement différent de celui de Hugh. Elle n'en tirait cependant aucune vanité. Elle faisait comme si cela lui était naturel.

Je crois cependant que ma sœur m'aimait bien. Bien plus que Hugh qui gardait constamment ses distances. Il lui arrivait de me dire que j'avais du talent en moi et que quel que soit le chemin que je prendrais cela serait celui de la réussite. Je rougissais souvent devant ses mots. Je me demandais si elle plaisantait mais elle énonçait cela avec un tel aplomb que j'étais bien obligé d'admettre qu'elle croyait en mon avenir. Je sentais en elle une forme de bienveillance et même si elle n'avait pas les élans d'affection d'Ellen, je savais en mon for intérieur que je pouvais compter sur ma sœur Édith. Elle ne me laisserait jamais dans la difficulté et m'offrirait son secours.

Il m'est difficile de dire si Édith fut marquée par la mort de Père. Elle ne le montra guère. Mais elle n'était pas encline à s'épancher et encore moins à montrer ses sentiments les plus profonds. Alors que Hugh pleura beaucoup, je ne crois pas avoir vu de larmes dans les yeux d'Édith. Durant cette période, elle passa son temps à essayer de consoler son jumeau sans rien laisser paraître. Elle voulut sans doute montrer l'exemple à toute la famille qu'on pouvait surmonter un tel drame. Elle avait ce sens du devoir et ressemblait à Bruce sur ce sujet.

Si ma sœur pouvait donc paraître un peu austère, son caractère se transforma littéralement lorsqu'elle rencontra l'amour. Ce fut en 1917. Cinq ans après la mort de Père. Je devais avoir douze ans. Elle était revenue de d'un séjour à Boston comme transfigurée. Lors d'une soirée chez Ellen, elle rencontra un jeune avocat new-yorkais Mark Peterson et en tomba éperdument amoureuse. Elle devint enjouée, exaltée et sembla faire plus attention aux autres en nous couvrant d'attentions inexistantes autrefois.

Seul Hugh accusa le coup voyant sa sœur chérie prendre son envol. Il eut du mal à accepter son départ et pleura beaucoup, trainant avec lui une immense tristesse. Pour ma part, il fut difficile de ne pas trouver sa joie communicative. Et je fus grandement ravi pour ma grande sœur. Le jour de son mariage, Édith fut tout simplement radieuse. Elle partit vivre à New-York et je ne la vis plus qu'une fois par an à la commémoration annuelle. C'était toujours un plaisir pour moi. Elle vivait sa vie de famille avec bonheur. Elle donna à Mark trois enfants qu'elle présenta à la famille. Malgré cela, Édith gardait toujours cette petite distance que jamais sans doute je n'arriverais à combler. Ma sœur avait un jardin secret et il y était impossible d'y pénétrer.

Toutefois, elle réussit tout de même à me décevoir récemment. Suite à ma nouvelle vie et mon abandon de l'université, ma sœur m'écrivit une longue lettre. En substance, elle me disait que je ne devais pas gâcher mon existence et que je devais avoir l'ambition que mon intelligence requerrait. Elle semblait enrager de me voir oisif et sans réel but. Je crus lire Ellen ! Mais il y avait une nuance de taille dans le propos d'Édith : elle ne cherchait pas à m'imposer un chemin à suivre. Elle souhaitait juste que je suivisse le mien sans tomber dans la médiocrité. Pour Édith, peu importait mon départ de Miskatonic, l'essentiel était que je misse mes qualités au service d'une cause digne de ce nom. Je reconnus bien sa détermination dans cette missive. Mais je n'eus pas le courage de lui répondre...

Pearl

Ma sœur aînée de quatre années. Notre faible écart d'âge en fit ma sœur la plus proche. Longtemps nous fûmes les deux petits dans un univers de grands. À notre arrivée à Shadow Island par exemple nos autres frères et sœurs étaient presque tous entrés dans l'adolescence. À la différence d'Ellen ou d'Édith, Pearl ne fut pas vraiment protectrice. Nos rapports s'instaurèrent d'égal à égal. Je pense que toute ma famille se trompa sur Pearl qui la perçut toujours comme une fille assez effacée. Être la sixième enfant de la lignée et être une fille ne l'aidèrent point. Son physique aussi beaucoup plus commun que celui de mes autres sœurs. Même Ellen qui la prit sous son aile ne doit pas se rendre compte encore aujourd'hui à quel point Pearl est dotée d'une force de caractère qui n'a rien à envier à celle de ses aînées. Mais elle resta longtemps cachée par une timidité qui durant l'enfance était quasiment maladive. Ellen fut tout au long des années sa confidente. Elle l'appelait sa « tendre chérie » mais je crois qu'elle ne découvrit jamais vraiment qui était Pearl.

De l'extérieur, on aurait pu croire que nous étions diamétralement opposés, moi l'enfant charmeur et enjoué. Mais nous étions très proches. Bien plus proches que nous ne laissions paraître et nos rapports furent tendres et affectueux. Il y a parfois des complicités qui ne souffrent pas de longs discours. J'adorais « tourmenter » ma sœur. Je lui faisais mille grimaces et farces. J'étais un grand amateur du « tirage de langue » que je lui envoyais régulièrement à l'insu des adultes. Tout était prétexte : les repas, les promenades, la classe... Elle ne pouvait s'empêcher de pouffer à chaque fois. Et son petit rire me plaisait ! Il m'arrive encore adulte d'agir de même à l'insu des autres. Et j'aime la voir essayer de garder son sérieux. Je lui racontais aussi de nombreuses bêtises. Mon imagination était débordante. J'inventais des histoires incroyables où je me donnais le beau rôle. Ces mensonges étaient gros mais Pearl était une enfant crédule et naïve. Je revois ses grands yeux lorsqu'elle réalisait que j'avais affabulé, elle était tout d'abord un peu vexée mais elle oubliait en quelques secondes l'affront. Alors nous riions ensemble sans que personne autour de nous ne comprît le sens de notre amusement. Finalement sans être vraiment confidents, nous étions de vrais complices.

Elle fut assez marquée par la mort de Père. Je la revois pleurant avec Ellen. Je ne compris jamais vraiment pourquoi. Tout comme pour moi, Père ne sembla pas voir sa fille et ne lui adressa quasiment jamais la parole. Peut-être était-ce ce point commun qui nous rapprocha durant notre prime enfance. Mais Pearl avait sans doute un cœur plus grand que le mien et avait espéré que Père lui jetât un jour un regard affectueux.

Entrés à l'adolescence, nos liens se resserrèrent inexorablement. Ellen et

Édith nous avaient quittés pour se marier. Et je n'étais plus en âge d'être chaperonné par mes aînées. Mon caractère s'affirma et je rêvais déjà d'une forme d'indépendance. Je n'étais pas vraiment proche de Hugh qui pleurait le départ de sa jumelle. Alors je me confiais le plus souvent à Pearl. Je me voyais à l'époque un grand destin. Partir explorer des nouvelles contrées, voyager comme Oncle Franklin et de faire le tour du monde. Elle riait de mes projets insensés. Elle me disait que les siens étaient plus modestes : trouver un bon mari, avoir des enfants... Ma sœur si sage... Mon départ de Shadow Island lui fut douloureux même si elle essaya de me le cacher. J'étais triste de la quitter. Je lui dis en partant une phrase qui lui resta en mémoire :

« Je pars découvrir le monde que je vais mettre à mes pieds ! ».

À chacune de nos rencontres, elle me demandait si j'avais réussi à le mettre à mes pieds et invariablement je lui répondais :

« Pas encore ma chère sœur, pas encore ».

À chaque commémoration et quelques fois à Boston lorsqu'elle se rendait chez Bruce ou Ellen, je la revis avec grand plaisir. Je m'amusais encore à lui tirer la langue comme par le passé. Mais je sentais que Pearl n'était pas heureuse. Elle semblait s'enfermer dans une certaine forme de solitude. Aidant l'ombre de Mère du mieux qu'elle pouvait et s'occupant avec cœur d'Alicia. Oncle Franklin ne tarit jamais d'éloges sur le dévouement de Pearl pour ma jeune sœur si différente. Mais si elle faisait cela par sens du devoir, je sentais qu'elle ne s'accomplissait pas. Les années passaient et son rêve de fonder une famille s'éloignait, Pearl semblant enfermé à Shadow Island. J'en souffrais pour elle. Mais rien n'était inéluctable. Pour une fois, Bruce agit avec discernement et je lui en rends aisément grâce. Il y a deux ans, il lui trouva un parti. Un juge un certain Warren Priest de plus de vingt-cinq ans son aîné. Elle ne fit pas la difficile et accepta aisément le mari que lui présenta notre aîné. Quelle était radieuse le jour de son mariage ! Mère ne vint pas à sa noce prétextant une grande fatigue et William était absent comme à son habitude. Mais la voir si heureuse fut pour moi un ravissement. Elle donna à ce juge un enfant l'an passé. Une fille. Ils l'appelèrent Élisabeth. Le prénom de Mère. Je ne l'ai encore jamais vue. J'espère réparer cet impair lors de la prochaine commémoration.

Alicia

Ma sœur cadette. Nous avons six années d'écart. Alicia fut la dernière enfant de Mère. Tout le monde dit d'elle qu'elle était « différente ». Je vécus avec elle sur Shadow Island jusqu'à ses huit ans. Jamais elle ne prononça une parole de sa vie et sembla toujours enfermée en elle-même, ne communiquant que par des regards et des gestes. Mais ce fut lorsqu'elle eut quatre ans que nous nous rendîmes compte qu'Alicia n'avait pas toute sa raison. Au printemps 1914, elle fit sa première véritable crise. De nombreuses suivirent. Je devais avoir environ neuf ans. Nous étions en train de dîner. Il y avait là Mère, Hugh, Édith, Pearl et Oncle Franklin. Alicia encore trop jeune était sensée dormir dans sa chambre. Mais alors que nous passions au plat de résistance, elle entra dans la salle à manger. Je ne me remémore plus exactement le déroulement de cette scène mais j'en garde un souvenir effroyable. Elle s'approcha de la table et dans un geste violent dont on croirait incapable une fillette, elle se mit à renverser la vaisselle devant la famille stupéfaite. Elle voulut s'emparer d'un couteau. Édith la saisit au poignet. Alicia se dégagea de sa main et se jeta par terre dans une violente crise d'hystérie. Mère hurla. Edenshaw qui se trouvait en cuisine entendit le cri et se précipita dans la salle à manger. Il maîtrisa non sans mal ma jeune sœur qui résista de toutes ses forces. Oncle Franklin l'aïda. Ils durent la ramener dans sa chambre et pire que tout il fallut l'attacher. Puis la veiller. Le lendemain Mère fit venir un médecin d'Innsmouth pour qu'il s'occupe d'elle. Il lui administra des drogues pour la calmer. Et au bout de quelques jours Alicia redevenit une enfant muette et mélancolique. Ce fut un choc pour toute la famille : Alicia n'était pas juste une enfant simple, elle était capable de mettre sa vie en danger. L'ambiance autour d'elle changea radicalement. Tout le monde sembla en avoir un peu peur. Moi le premier. Seuls Pearl et Oncle Franklin arrivèrent en déployant des trésors de patience à communiquer avec elle. Pour ma part, je n'y arrivai pas. J'étais jeune et avait vécu jusque-là dans un univers sans violence. Mais au-delà de cela, je crois que ma jeune sœur ne m'appréciait guère. Il peut paraître étrange d'avoir un avis aussi tranché sur la question en évoquant une sœur qui ne parlait pas. Mais la communication ne passe pas uniquement par les mots, d'autres vecteurs comptent comme le regard ou les gestes. Dès son enfance, je ressentis une véritable animosité à mon égard. Dans ses yeux. Dans ses attitudes. Au mieux Alicia m'évitait, au pire elle me fixait et je pouvais lire dans son regard de la haine. Une haine que je n'arrive pas à ce jour à expliquer. Je n'avais jamais tourmenté Alicia et malgré sa différence, je m'étais comporté avec elle avec respect. J'eus beau chercher dans mes souvenirs, je ne trouvai pas la raison d'un tel sentiment. Ma sœur me détestait, j'en

avais l'intime conviction mais je ne pouvais évidemment pas le prouver. Il y a des intuitions difficiles à expliquer. Et qui plus est à quoi cela m'aurait-il servi que d'autres le sachent ? Je me gardai bien d'en parler à Pearl. Je sentais qu'elle voulait que je fusse plus proche de notre jeune sœur, elle qui l'aimait tant. Mais je n'y arrivais pas. Je maintenais toujours une forme de distance. C'était difficile à expliquer mais je ne voyais dans les yeux d'Alicia qu'une haine farouche et incompréhensible. Il m'était impossible d'agir autrement.

Face à la récurrence de ses crises, Bruce crut qu'il fallait l'éloigner un temps de l'île et elle vint passer quelque temps à Boston chez lui ou chez Ellen. Hugh refusait de la recevoir craignant pour ses nerfs. Les échos de ses séjours ne furent pas bons. Alicia faisait peur aux enfants de Bruce et d'Ellen. Et elle ne semblait pas se sentir à l'aise loin de Shadow Island et il fut admis qu'elle ne devait pas quitter l'île. Oncle Franklin et Pearl s'en occupèrent. Bruce parla un temps de la mettre dans un institut mais cela ne se fit jamais. L'an passé, elle fit la pire crise de son existence et Bruce vint la veiller. Ellen me dit qu'il fut admirable de dévouement et que grâce à ses soins Alicia reprit le dessus. J'en étais ravi pour elle.

Vivant à Boston, je ne la revoyais qu'une fois par an et j'évitais tout au long de mes séjours à Shadow Island de me retrouver seul avec elle.

Edenshaw

Il n'est pas un membre de la famille Morton mais il s'y est lié pour toujours. Ce fut mon grand-père Obed qui l'engagea pour devenir l'intendant de Shadow Island. En 1880 ! Vingt et cinq ans avant ma naissance. Il connut Père et Oncle Franklin adolescents. Et depuis il resta au service de la famille tout d'abord auprès de Père, puis ensuite de Mère. Il partagea sa vie entre Innsmouth et le manoir qu'il vit construire. Il ne se maria point. Mère lui fait l'honneur de l'accepter à notre table, le jour de la commémoration de la mort de Père auquel il fut grandement attaché.

Edenshaw avait les moyens d'impressionner n'importe quel enfant. C'était un homme rustre avare de ses paroles mais qui savait se faire obéir. Mais étonnamment, il ne me fit jamais vraiment peur. Il faut dire que j'avais la sagesse de ne pas contester son autorité. Mais il me parut toujours juste et sensé. Il n'aimait pas que nous nous mettions en danger en nous promenant sur le bord des falaises ou que nous allions jouer dans le nord de l'île près des tombeaux Abkanis que selon lui il fallait laisser en paix comme toute sépulture. Lorsqu'il considérait que l'un d'entre nous avait dépassé la limite, il se montrait inflexible et ne levait jamais la punition. De son vivant, il avait la confiance de Père et ce dernier ne remettait jamais en cause ses décisions devant nous. La mort de Père fut sans doute pour lui un vrai choc car une certaine complicité unissait ces deux personnes. Mais Edenshaw n'était pas homme à montrer ses sentiments les plus profonds. Il chercha avant tout durant la période de deuil à se rendre utile et à soulager les Morton du mieux qu'il le put.

Enfant, j'étais fasciné par le personnage. Il était plein de sagesse populaire et de superstitions. Je croyais qu'il connaissait de nombreux secrets ou des lieux inconnus sur l'île. Mon imagination vagabondait lorsque je pensais à lui. Il avait un attachement sans limite pour Shadow Island et en parcourait les chemins sans se lasser. Parfois il m'arrivait d'essayer de le suivre en cachette. C'était un jeu qui m'amusaît et m'excitait. Je devais avoir une dizaine d'années quand je l'inventai. Je voulais savoir ce que faisait Edenshaw lors de ses longues promenades solitaires. Je lui laissais de la distance et je me cachais lorsqu'il regardait dans son dos. Je fus assez rapidement déçu par mes filatures. Edenshaw n'avait aucun comportement qui pouvait faire fantasmer un cerveau d'enfant. Mais un beau jour, il me surprit. Alors que je pensais qu'il ne m'avait pas vu, il apparut derrière moi et me saisit le poignet. J'étais pris au piège et je n'essayai pas de me débattre, j'étais suffisamment intelligent pour savoir que cela était inutile. Je me raidis pensant que j'allais passer un sale quart d'heure. Il me fixa et me dit cette phrase étrange dont l'écho me revient encore :

« Monsieur Tyrone, une fois l'abîme découverte, on regrette bien souvent sa curiosité ».

Il me relâcha et sans dire un mot me fit un geste qui voulait dire que je devais rentrer au manoir, le plus vite possible. Je partis contrit et humilié de m'être fait surprendre. Je méditai la phrase de notre intendant. À ce jour, même si elle ressemblait à un avertissement pour un enfant espiègle, je ne crois pas pouvoir complètement l'expliquer. Nous n'en reparlâmes pas et je cessai immédiatement de tenter de le suivre lors de ses promenades.

Il entretenait une vraie relation d'affection avec Oncle Franklin. Ce dernier venait à sa rencontre lorsque son embarcation s'approchait de Shadow Island. Et il l'aidait à amarrer son bateau au nom étrange de «Tabaas». Puis ils pouvaient ensuite discuter pendant un long moment. Ils leur arrivaient aussi de faire de longues promenades ensemble et de rentrer sans paraître avoir échangé une seule parole. Il faut dire qu'Edenshaw avait connu Oncle Franklin durant son adolescence. Sans doute avaient-ils des souvenirs communs et étaient-ils restés proches depuis cette période.

Pour ma part en grandissant, j'entretins des relations cordiales sans qu'elles fussent teintées d'une quelconque affection. Edenshaw faisait partie du paysage de Shadow Island mais savait se faire discret lorsque la bienséance lui demandait. Après tout, il était un employé ! Un employé fidèle certes mais je sentais qu'il était préférable de maintenir une certaine forme de distance. Et que lui-même le souhaitait. Il était efficace et ne rechignait pas à la tâche. Mère le tenait toujours en haute estime et je ne l'entendis jamais dire une mauvaise parole sur notre intendant. Elle lui faisait une confiance aveugle pour la gestion du manoir de Shadow Island. Malgré son âge avancé, elle continuait à se reposer sur lui sans que celui-ci n'émit la moindre doléance.